Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 1 (1968)

Heft: 3

Artikel: À jamais suspendu...

Autor: Potterat, Jean-Charles

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869808

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A JAMAIS SUSPENDU...

Le poète est, dans une position difficile et souvent périlleuse, à l'intersection de deux plans au tranchant cruellement acéré, celui du rêve et celui de la réalité.

(Pierre Reverdy, *Le Gant de Crin.*)

Avec tant et tant de lecteurs, doit-on penser vraiment que l'œuvre de Crisinel, nourrie du mythe de la perdition, soit issue tout entière de la hantise et de la nuit ? doit-on la rétrécir à l'exorcisme d'un « mélancolique, à la lutte contre les spectres d'un homme investi, possédé par les puissances obscures, et demain foudroyé ? Comme s'il y avait d'abord les ombres, la malédiction, puis seulement, donné par elles — contre elles —, le secours de la poésie... Et certes les plus hautes pages de cette œuvre, le sceau final de cette vie paraissent autoriser une telle interprétation, qui se prête aux « explications » commodes que l'on sait : une culpabilité liée à notre « âme romande », au protestantisme, à une différence secrète...

Mais, à y regarder de près, une lumière habite ce livre, comme elle habitait ce vivant [1] que tant d'amis nous ont décrit candide, enjoué, juvénile, et comme en sympathie mystérieuse avec le monde [2].

Cette étude était achevée lorsque parut (septembre 1968) l'Hommage à Crisinel de la *Revue de Belles-Lettres,* qui contient tant de lettres éclairantes. On trouvera en note quelques passages de ces lettres, propres à compléter des réflexions que suggérait la seule lecture de l'œuvre.

[1] « Si tous les jours je découvre un peu plus la misère de l'homme, c'est en même temps aussi un peu plus de beauté. Je suis content, je suis heureux, je bénis tout. » (Au docteur Fernand Cardis, 19 octobre 1927.)

[2] « Ici je vis en telle harmonie avec la nature qu'il me semble que je vais m'effacer de ce monde avec la chute des feuilles. » (A Constantin Mavromichalis, 24 août 1943.)

Il faut donc chercher plus profond la source de cette expérience, et suivre cet itinéraire en n'oubliant jamais les deux visages du Veilleur, en ne séparant pas le mythe du Salut du mythe de la Damnation, le rêve éblouissant du cauchemar [1]. Il faut reconnaître, je crois, que la Poésie est première, que, chez Crisinel, tout procède de cette grâce ambiguë, indissociable de la parole, qui l'exile du quotidien pour le faire osciller entre Paradis et Enfer :

Je prie avec un corps à jamais suspendu.

*

Au commencement est le Verbe retrouvé. Crisinel a voulu que son livre s'ouvrît sur ce don du langage qui est naissance au monde, — au vrai monde, tout inondé d'une clarté mystique, tout pénétré d'amour, préfiguration provisoire de l'absolu divin :

Miracle d'un seul vers après tant de silence !
Prodige de renaître au monde pour un jour !
Je vois des rayons d'or qu'un archange balance :
Transverbérez mon cœur et qu'il chante l'Amour.

Mais avant ce commencement, qui est rejoignement, il y a eu les *Divagations,* ces premiers poèmes détruits ; avant, il y a eu la « Voix », cet appel de l'Esprit, « sur la colline alémanique », et une « tempête de joie » pour le jeune homme aux « yeux ingénument éblouis » ; plus tôt encore, à l'origine d'une œuvre qui sera dédiée « à la mémoire de ma mère », il y a eu le charme, rompu depuis, d'une « enfance verte et bleue » : « secrètement accordé aux choses, j'égrenais dans les solitudes les petits fruits sauvages... » [2]

Des *illuminations* : voilà les premières rencontres de Crisinel avec « le dieu » ou, si l'on veut, avec les vérités latentes. Eprouvée tout d'abord comme une harmonie naturelle, puis subie comme une impérieuse vocation, enfin reçue avec transport comme un pouvoir intermittent, la poésie *révèle* les choses et l'homme qu'elle unit, elle accompagne, elle nourrit l'Espérance chrétienne. C'est le règne de la *lueur,* la transparence universelle. Comment n'accepterait-on pas, pour elle,

---

[1] « Il me semble parfois qu'un démiurge très savant trame le coup par lequel il pourra le plus sûrement me tuer, ou que Dieu s'efforce de m'acculer à la sainteté. » (A Jean-Pierre Monnier, 23 mai 1948.)

[2] « Quand je pense à l'enfant que j'étais, toujours vagabondant par les champs et les bois, sensible à tous les frissons, tous les reflets, à tous les accords, visibles ou secrets, des choses palpables ! » (A Gustave Roud, 18 février 1944.)

toutes les misères humaines qu'elle rend dérisoires : « solitude, persécution, prison » ? Une certitude triomphale abolit tout le reste :

Alors, dans ma demeure, s'établira l'homme nouveau.

*

Tournez une page : le deuxième poème du recueil liminaire s'intitule *La Folle,* comme si au thème de la poésie salvatrice devait répondre un autre thème, celui de la folie. Mais est-ce bien, ici déjà, un autre thème ? La jolie folle aux cheveux blancs a sa sagesse à elle, donnée avec « des mots divins », et son regard est transparent :

Elle a des yeux d'enfant qui reflètent les jours...

Une première relation s'esquisse, pour l'heure sans menace aucune, entre poésie et folie. Leur commune lumière, également sacrée, est une *autre* lumière ; leurs créatures sont *ailleurs,* absentes, pures et détachées, ayant tourné l'épaule aux soucis ordinaires, comme isolées par un cercle magique [1]. N'importe : cette douce image est celle d'une possession ; l'être captif du Songe non seulement n'appartient plus à la terre des hommes, mais littéralement il ne s'appartient plus. Il suffirait que le dieu devînt « fou », montrât sa face de furie, pour que l'extase se muât en crise atroce et indicible. La première pièce du *Bandeau noir, L'Inévitable,* nous fera voir cette nouvelle image, retournée, de la folie (ou est-ce de la poésie ?) :

L'adolescent fou vocifère, halluciné
Par l'approche, la très quotidienne approche
Fatale du dieu fou qui le terrassera.
(On entendra leurs cris mêlés.)... [2]

Ce qui est donné, maintenant, ce sont des griffures et des cris, et l'hallucination remplace l'irradiation. Mais au moins peut-on croire qu'apparaît là le versant d'ombre de la Vérité [3]. Si c'est bien le souffle de l'Ange, le passage par la torture et par la mort à soi débouche

---

[1] « Le voisinage des fous est singulièrement calmant. Ce sont des êtres purs (avec les seuls poëtes) promis au Royaume des Cieux. N'allez pas croire que je divague. C'est très sérieux. » (A Constantin Mavromichalis, 17 février 1943.)

[2] « J'entends encore ces cris, ces voix qui n'ont plus rien d'humain. C'est cela même qui m'a troublé à jamais, et dont j'essaye de me libérer. Vous ne savez jusqu'à quel point ce grand mal a courbé, enchaîné ma vie. » (A Jean-Pierre Monnier, 25 juillet 1944.)

[3] « Les deux voix sont-elles deux aspects de la même Volonté ? Je ne me charge pas d'élucider ce mystère. » (A Jean-Pierre Monnier, 27 juin 1946.)

sur la connaissance. On n'entre pas impunément tout vif dans le mystère ; il fallait payer cher devant le tribunal des hommes : il faut payer devant les dieux aussi, pour pouvoir, entre deux combats, traduire en mots les cris, déchiffrer les visions, pour posséder par là — savoir disputé au Terrible :

Quelques secrets ravis à la nuit des grands vents.

La redoutable étreinte est créatrice. De l'offense qu'elle hait, Léda qui se consume verra naître les Dioscures. Des flammes pures sont promises à qui reçoit le Maître, fût-ce dans la violence :

Succombe au Cygne !
Courbe la tête !
Subis le signe
Des cent coups d'ailes !

*

Mais si c'était Satan ? Qui prouve à l'assailli que l'assaillant est bien un « enfant de Lumière » ? A coup sûr, ces transes horribles portent la marque du Démon. Les rayons d'or n'étaient qu'un piège : les éternelles tentations de l'angélisme et de la connaissance interdite. Et la secousse qui révulse prend le sinistre sens d'une condamnation. Trop certains ces lémures, ces larves, ces Chiennes nocturnes : croix, barreaux, flamme et glace, la porte entrebâillée donnait sur le « royaume de l'informe » ; l'élan vers l'ailleurs absolu s'achève en descente aux Enfers :

Rêve éveillé, long cauchemar sans rive...
Je ne sais quoi me pousse, à la dérive,
Vers les confins funèbres et maudits.
Suis-je un vivant ou suis-je un mort qui rôde ?

Tout désormais est refusé au réprouvé, au retranché, l'univers des hommes ses frères et le Paradis entrevu [1]. Ses amours sont frappées, ses proches inaccessibles ou morts ; il a désappris le sommeil, et la sereine cécité, et le travail qui sauve ; il a même perdu l'humble contact avec les choses où luisaient les signes suaves :

Sachant que, jamais plus, la fleur ne sera fleur,
Par delà les œillets je regarde la terre.

---

[1] « Je suis bien misérable. Tu le sais, sans devoir humain, dépourvu du pouvoir de créer, sans grand amour, ni de Dieu, ni des hommes... » (Au docteur Fernand Cardis, 2 avril 1923.)

La tendre vigilance est devenue la veille hagarde, qui fait lever mille indices funestes sous les apparences sensibles et s'offre sans défense, comme paralysée, à l'agression des objets les plus innocents : les pouvoirs du Voyant ne lui sont demeurés que pour se tourner contre lui. L'élection prophétique s'est muée en destin :

Mes yeux ouverts, joyaux pour l'ombre éclos,
A leur destin d'astres las sont dociles. [1]

*

Non, Crisinel n'est pas « docile » : il est fidèle. Ce destin, il l'assumera au lieu de le subir. Ses pièces les plus noires, les plus soumises aux spectres, ne vont jamais sans le sursaut d'une liberté héroïque, — mais consentante. Obstinément, il cherche des issues qui ne soient pas des fuites, un salut dans l'obéissance.

Il y a *le retour au monde,* à une lumière moins « prématurée », permise celle-là sans doute : « La terre est chaude et m'appelle sur la colline... Me voici, chétif... » [2] Mais la tâche est presque impossible de réadaptation, et le combat « aussi sévère que l'autre », avec, parfois, l'apaisement (oui : comme un abandon) — « Je n'ai plus de visions. » —, ou mieux le renouvellement de l'ancienne promesse :

Quel souffle élyséen me guide vers la mer ?...
Salut, Jour délivré, sereinement sans ailes !...

Alors, le cycle recommence, qu'illustre la *Suite mystique* : la palme pressentie après le long silence, puis l'attente, puis l'ascension, la plénitude, enfin la chute satanique. Mais, le plus souvent, c'est le désert, si désespérément aride qu'il ferait préférer les ombres : alors, plutôt le gouffre que les sables, sombrer que se survivre dans l'Oubli, renégat de soi-même ! « J'ai fui. Vrai, je n'en pouvais plus d'attendre, je suffoquais parmi vous ! Je suis retourné là-bas... » [3]

---

[1] « Ayez pitié (...) de votre pauvre ami embourbé dans les fanges occidentales, voué à la loi du cloaque. » (A Constantin Mavromichalis, 22 mars 1943.)

[2] « N'avais-je pas le droit d'espérer qu'un jour — possible — le simple plaisir de vivre admirablement dans le temps, soit l'apparence, pût consoler mon cœur de n'avoir su vivre en Dieu, dans l'absolu ? » (Au docteur Fernand Cardis, 2 avril 1923.)

[3] « *Nuit de Juin* n'est autre chose qu'une recherche d'Alectone disparue. (...) *Alectone* représente ici ce « paradis » perdu de la folie, qui n'est peut-être que l'envers du paradis perdu de l'enfance. Nostalgie qui déjà s'annonçait à la dernière page d'*Alectone.* » (A Jean-Pierre Monnier, 14 septembre 1945.)

Il y a — suprême effacement — *la tentation d'une pureté nulle,* de se confondre avec le rien, de se dissoudre dans l'espace [1], ou encore — suprême orgueil — de se poser, radieusement seul et nu, en face de la toute-absence... L'absolu, encore et toujours, mais comme un vertige du Vide ; des poèmes tels qu'*Epitaphe,* ou *Chant,* portent le témoignage de ces séductions fugitives : comment nier longtemps l'évidence aveuglante d'une éternité de l'Esprit ? Quelque chose *est,* c'est sûr.

Il y a *la fascination de la mort,* d'une mort volontaire, passage hâté vers un ailleurs plus stable. Mais la Mort a les mêmes masques, au cœur de Crisinel, que les divinités confuses qui lui parlent. Tantôt c'est un autre néant, auquel il cède à travers elle :

Le froid désir
D'un fût de marbre...

Tantôt c'est la délivrance qu'il appelle: « Laisse-moi mourir ! Laisse-moi mourir ! Entraîne-moi à ta suite, loin de ce lieu sans nom... » Tantôt encore il rêve de la plongée définitive dans l'abîme où lui est prescrit un accomplissement infernal : et il l'attend avec un mélange de terreur et — comme son *César* mourant — de passion trouble :

J'aimais — baissez les yeux —
J'aimais l'ombre qui vient...

Et tantôt il songe à ce ciel, aperçu si souvent et où l'ont transporté, dès cette vie-ci, les cloches de son église... Ne sera-ce pas là son ultime pari ? A en juger du moins par son dernier billet [2], son suicide, peut-être, s'explique avant tout par

Ce long frémissement de ma chair altérée
De renaître, Lumière, en un corps immortel.

Et Crisinel écrit des prières d'« enfant perdu »...

*

Il écrit : il y a donc surtout *l'écriture* ! L'assaut des « monstres roides » exaspère, nous l'avons vu, une Insomnie qui, elle aussi, est une arme à double tranchant. Au plus fort de la fièvre, la conscience n'abdique pas ; plus : elle est aiguisée. Conscience torturée, d'abord,

---

[1] « J'accepte de goûter jusqu'à l'essence même de la joie singulière, au fond désespérée, de n'être rien... » (Au docteur Fernand Cardis, 2 avril 1923.)

[2] « Je meurs en chrétien. J'ai expié plus que mes fautes. »

regrets, remords, alimentés par « une effrayante mémoire » ; mesure d'une catastrophe dont le souvenir, par contraste, fait saisir l'étendue (« Je me souviens d'avoir aimé les roses; ce souvenir m'est odieux. »), et conscience morale qui s'épuise à trouver — en vain ! — la Faute originelle :

Ha ! sur nos mains, ces taches sur nos mains !

Mais, simultanément, conscience libre d'un témoin, distance intérieure qui empêche à la fois le poète de se rejoindre et de s'engloutir tout entier [1]. Un vers capital l'annonçait, dans le troisième de ces premiers poèmes où Crisinel posait ses thèmes, le Verbe, la Folie, la *Déchirure* :

Ma route est d'un pays où vivre me déchire.

Et, bien sûr, cette « déchirure » évoquait le martyre enduré chaque jour, ou l'écartèlement entre l'appel de l'ombre et la vocation de lumière ; mais j'y vois suggérée la division de l'être par où la poésie dépasse la folie, par où le possédé — pour sa misère et sa grandeur — s'affirme *séparé* du dieu.

O Ténébreux ! j'interroge et je brûle.

Toute la déchirure est entre ces deux *je* : c'est le dément qui brûle, le poète qui interroge. Constantin Mavromichalis insistait naguère [2] sur l'inlassable *curiosité* de l'homme Crisinel pour l'extraordinaire, pour le surnaturel sous toutes leurs formes ; une même *attention* ne cesse pas d'être en éveil jusque dans les états seconds [3].

Cela implique, dans le rapport à soi, tout un jeu de miroirs, qui ne le rend pas moins complexe que la relation à autrui, au monde ou à l'Esprit. La figure du double ou des doubles intérieurs est au cœur de cette œuvre, singulièrement dans *Alectone* et *Nuit de Juin,* où le poème se fait drame (la prose relayant les vers [4]) justement parce que s'y affrontent les voix multiples de ces « moi » : celle du narra-

---

[1] « ... Et vous vous étonnez sans doute de cette espèce d'exemption, de grâce qui me tient encore debout dans ce champ jonché de victimes expiatoires. » (A Jean-Pierre Monnier, 25 juillet 1944.)

[2] *En marge d'Alectone,* in *Edmond-Henri Crisinel,* Hommage de *Pays du Lac,* II, 2, décembre 1954, p. 30.

[3] « Ma vie est de plus en plus vouée aux « créatures de l'Enfer ». (...) Mon esprit ne connaît plus de repos. » (A Gustave Roud, 25 octobre 1941.)

[4] « En déc. 39, j'ai soudain trouvé la forme cherchée (il ne pouvait être question de vers). » (A Jean-Pierre Monnier, 9 février 1944.)

teur, celle de la victime, celle d'Alectone - bourreau et d'Alectone - rédemptrice, celle du jeune homme d'antan, et celle même du silence...

« Ainsi, flottant... » : comment donc Crisinel pourrait-il se fixer, si, jusqu'en son huis-clos, des personnalités contraires reproduisent, pour se combattre, les multiples facettes de son « Dieu sibyllin » ? Moi d'en haut, moi d'en bas, moi du monde — et si indépendants parfois qu'ils se projettent au-dehors, s'incarnent en un autre réel (la femme de la chambre voisine), ou bien s'identifient au mythe (César, Léda, Alectone, Cassandre...) —, chacun triomphe tour à tour dans un conflit toujours douteux.

Une seule constante: celle du moi désengagé, celle du moi-témoin. Dans la marge du spectateur, il est possible de subsister. Et peut-être d'agir, par un étrange paradoxe... Et de *se ressaisir...*

Crisinel-le-témoin a tenté d'agir par *l'humour,* conjurant dans le jeu ou dans la dérision les fantômes qui l'obsédaient. Mais l'œuvre garde peu de traces de cette attitude essentielle, dont la vie fournit tant d'exemples, aux dires d'amis unanimes. Il faudra chercher dans les lettres [1], ou dans les articles donnés à la *Revue,* pour trouver un écho (voilé) de ce défi : ainsi *La Fête des Cerises,* tendre et souriant reportage à l'asile de Cery, campe sur un fond de kermesse d'inoffensives silhouettes pour « histoires de fous », Napoléon, le maréchal Phénix, et le contemporain d'Adam, tous « grands enfants dont le rêve éternel est celui du poète : « Fuir ! là-bas fuir... » Du côté de Romanel, ou de Prilly. »

Pourtant, la suprême ressource demeure *la poésie.* Puisque c'est le *don* du Veilleur qui a causé sa perte, par lui qu'il correspond avec un au-delà changeant, il va recourir à ce don, mais en le reprenant en charge; revenir au point de départ, mais en substituant une poésie - discipline à la poésie - expérience, ou, si l'on veut, en imposant à l'incohérence subie l'ordre voulu d'un verbe absolument lucide. Plus question, désormais, d'un langage de communion, du miracle d'un vers dicté assurant la présence au monde ; plus question de prière, ni même de rejoindre avec des phrases humaines quelque ineffable vérité, entr'aperçue dans l'enthousiasme ou dans la convulsion ; Crisinel se contraint à un langage de distance. Pour se récupérer.

---

[1] « Je terrorise mon entourage avec le mythe d'un cobra que j'ai soi-disant reçu d'une princesse hindoue et que je prétends avoir dans ma chambre. Il m'arrive parfois d'y croire moi-même et de ne pas pouvoir fermer l'œil... » (A Constantin Mavromichalis, 28 juillet 1942.)

L'a-t-on assez blâmé de la forme trop « valéryenne » — d'autres disent « mallarméenne » — de telle partie de son œuvre ! Et de conclure qu'il n'avait pas trouvé encore une voix propre, l'accent de sa maturité... Comme s'il n'était pas évident que les textes incriminés *devaient* s'écarter de la Voix pour avoir leur pleine efficace, que la forme *doit* être ici, sous peine de s'y résorber, extérieure à son propos même — un indicible —, doit lui dicter *sa* loi, tendue vers une sorte d'impossible objectivité ! [1] Fidèle, non docile : sur le plan littéraire aussi, la distinction reste valable. Pour *dire* ce qu'il vit, pour atteindre à une parole à la fois nécessaire et libre à partir de l'Informulable, l'homme qui parle ne veut plus coïncider avec l'homme qui éprouve. Son effort est de retrouver, pour l'*exprimer,* la sensation vécue, mais comme sensation d'autrui, analysable et traduisible [2]. Ainsi, c'est l'*exigence,* mallarméenne ou valéryenne, d'une poésie concertée que Crisinel fait sienne, mais pour de tout autres raisons — et qui n'ont rien à voir avec une « influence littéraire » ! [3] De moyens analogues, il fait un autre usage, et son *ton* toujours le révèle, son pathétique maîtrisé: l'écho des cris résonne encore dans les mots qu'il surveille...

M'avez-vous entendu, harpes du ciel, gémir ?

L'opération, d'ailleurs, n'est pas conduite et contrôlée de façon uniforme. Certains poèmes véhéments, comme *D'une chambrée,* restent tout près du donné brut et, par leur crispation, semblent tenir plutôt de l'exutoire que du véritable exorcisme :

Corps démantibulés qui sautillent, crapauds,
Le rire inécoutable et l'inerte qui bouge,
Doigts de verre ciseaux spires sperme couteaux !
Et, dans son noir appât, la lune, aragne rouge.

---

[1] « Au fond je suis un romantique qui ne veut pas l'être. Par romantisme, j'entends ici la prédominance du cœur sur l'esprit. Il y a en moi un besoin essentiel d'équilibre et de sérénité qui rencontre beaucoup d'obstacles. » (A Jean Clerc, 23 juin 1930.)

[2] « Tout repose sur une expérience vécue. Le poëme ne doit rien à l'imagination. Je n'ai eu qu'à puiser dans ma mémoire. Mais précisément l'abondance des « matériaux », la complexité de leurs rapports, de leurs interférences étaient telles que l'équilibre du poëme s'en trouvait menacé. » (A Jean-Pierre Monnier, 9 février 1944.) — « Pour le reste, j'ai pesé chaque mot... » (Au même, 25 juillet 1944). — « J'écris toujours ces pages sous l'effet d'une nécessité impérieuse. (...) Tout doit y être transposé. » (A Marcel Raymond, 21 mars 1943.)

[3] On sait qu'il en va de même, touchant une possible « influence » de Nerval : « Si analogie il y a, parenté, filiation, elle provient surtout, à mes yeux, d'une source plus profonde, une similitude de destinée... (...) Il y a, enfin, entre le *cas* de Nerval et le mien, des différences essentielles que l'on verra mieux à la longue. » (A Jean-Pierre Monnier, 12 septembre 1943.)

Mais, à ce processus premier d'extériorisation — oser revoir en face, oser graver la « vision » sur la feuille —, s'ajoute le projet de communication avec ces étrangers, ces ennemis, — les autres ; et l'évocation des tourments prend figure d'appel à la disculpation. Comme si, par la nue confession, le poète espérait se décharger sur ses lecteurs du poids du jugement: « O Cour de justice ! ô Prophètes de sel et de pierre autour de moi, Juges et Patriarches ! dites si je suis retombé dans la faute... » On peut lire *Alectone* comme un journal de l'au-delà écrit par un « mort » aux « vivants » pour se faire *comprendre* enfin [1].

Pour se comprendre aussi [2]. Le *je,* le présent d'*Alectone* (ou du *Veilleur*) ne sauraient se confondre avec le moi des biographies, avec le temps d'une histoire déterminée. L'élaboration littéraire — « Tout doit y être transposé. » — ramasse, organise, élucide les accidents d'une existence en une figure, en un moment essentiels et mythiques. Une vie chaotique s'y *réfléchit* en une expérience du monde. Les ombres rejetées de soi sur la page offerte à autrui, forcées de se soumettre aux lois d'une pensée et de revêtir une forme, enfin entrent par l'écriture dans l'ordre de l'intelligible. Du même coup, l'aventure singulière reçoit des symboles choisis pour la représenter une dimension universelle. Le chant est né, sans âge, qui la transcende en tragédie de l'homme [3].

Dans cette vie à côté, cette catharsis de son Double, le poète reprend possession de lui-même, et retrouve une autre lumière, la sienne, celle de l'art, un autre *espace* où tout se fixe et s'accomplit. De l'horreur même, il a été tiré un sens : de la Beauté [4]. Fallait-il donc, *pour* la poésie, ce qui était *contre* le poète ?

Au plus sombre printemps germe l'arbre futur...

Hélas ! la victoire est fragile. L'acte libérateur de création (disons mieux : de recréation) dépend lui-même d'une liberté qui peut se

---

[1] « Il est doux de se sentir compris de quelques-uns. Au fond, c'est l'essentiel. » (A Jean-Pierre Monnier, 9 février 1944.) — « Ce fragment est trop court en effet pour maintenir le lecteur en communauté d'esprit... » (Au même, 9 juillet 1947.)

[2] « Ainsi, après avoir interrogé mon destin, j'interroge mon poëme. » (A Jean-Pierre Monnier, 27 juin 1946.)

[3] « Il me semble qu'enfin cette œuvre (ou plutôt ce début d'œuvre) commence à prendre une réalité, une vie indépendante de moi. » (A Marcel Raymond, 7 avril 1943.)

[4] « Je crois pouvoir dire que ma vie est belle... » (A Jean-Pierre Monnier, 23 mai 1948.) — « ... Il me reste encore un petit nombre d'années, juste assez pour laisser mûrir le fruit velouté... » (A Constantin Mavromichalis, 24 août 1943.)

trouver refusée, brutalement, inexplicablement, et pour longtemps : celle de la parole. Condamné au silence, le Veilleur souffre en vain ; faute d'agir, il ne survit que par un regard impuissant; il se reproche alors comme un autre péché — comme un reniement fatal —, d'avoir cédé aux servitudes quotidiennes, de s'être un peu laissé distraire [1]. Il guette avec angoisse la réapparition du Signe, le retour du « miracle » qui, jadis, avait décidé de sa destinée tout entière et qui, lui rendant son pouvoir, à l'œuvre sa « nécessité », pourrait seul *justifier* cette existence suspendue [2]. Mais

... tout s'ajourne
Jusqu'à mourir.

Enfin, après des mois, des années d'« atonie », la grâce redescend, le verbe encore est recouvré. Nous voici ramenés à l'émerveillement, source poétique à la fois du périple et de l'œuvre. Autour de son pôle premier, Crisinel, derechef, va pouvoir parcourir une nouvelle spire de sa courbe jamais fermée : « sans repos... » Ce seront les mêmes étapes, les mêmes passages incessants de la lumière à l'ombre, de l'ombre à la lumière, la même oscillation fatale. Mais, s'il faut s'arrêter de le suivre sur ce chemin, il me plaît que ce soit sur l'instant primordial, par quoi son livre existe, sur l'éclair ambigu qui révèle, frappe et libère, sur l'instant de la Poésie :

O harpe inespérée ! ô fugue sur les tombes
En colonnes de ciel écartant les vapeurs !

*

Pour nous aussi, vingt ans après cet autre instant marqué par Crisinel pour terme au tourbillonnement, la rencontre de ses poèmes renouvelle le *don*. A notre tour, nous pressentons, quasi palpable, un au-delà partout présent, une face seconde — affreuse ou rayonnante

---

[1] « Ma profession m'absorbe et m'accable. » (A Marcel Raymond, 21 mars 1943.) — « Travaux forcés... et cependant le temps s'écoule, on vieillit et la vraie tâche n'est pas accomplie ou ne l'est qu'à demi. » (A Emile Moeri, 21 septembre 1945.)

[2] « Je n'ai pas cru, jusqu'à hier, qu'il valût la peine de vivre sans créer de belles formes... » (Au docteur Fernand Cardis, 2 avril 1923.) — « Moi, je ne sais plus rien, ni qui je suis, ni ce que signifie cette destinée dont les seuls moments qui la justifient me sont si avarement comptés. » (A Jean-Pierre Monnier, 23 mai 1948.)

— des choses les plus familières. Et c'est notre aventure même [1] dont nous déchiffrons les symboles dans cette œuvre où tout signifie parce que rien n'est inventé ni rien passivement reçu : le porte-à-faux de l'existence, l'ombre rançon de la lumière, et l'inexplicable évidence d'un infini qui se dérobe et se dément toujours, et l'accord qui sépare, et la mort qui fait naître, bref cette fièvre chaude que nous appelons vie quand nous refusons l'animal.

Sur des chemins aléatoires, de rêve ou de réel, dans le délire ou la sagesse, vers la Chute ou vers le Salut,

Quale per incertam lunam sub luce maligna
Est iter in silvis...,

ce frêle Prométhée s'avance, plus vulnérable tellement que l'autre, et cependant bien résolu, fût-ce au prix de tous les supplices, à dérober son étincelle d'un feu divin qu'il *sait* briller là-bas, derrière les portes scellées [2]. Sans faiblir, il ira jusqu'au terme de sa *passion*. Pour lui. Pour nous. Comme un martyr, s'il faut — comme son *Saint Etienne* —, pour *témoigner* d'une vérité religieuse :

Face d'ange par l'ovale levé
Et ce regard de feu bleu qui tisonne
Etienne qu'on lapide prie et donne
Son sang béni que des pleurs vont laver.

S'il doute, c'est de lui-même, jamais de l'absolu; et s'il bénit, s'il maudit tour à tour les puissances qui l'ont désigné, il leur reste toujours soumis, ne préservant de liberté que celle, humble mais colossale, qui lui permet, en restant *leur,* de rester *lui.* Et, partant, doublement poète: par une *poésie - voyance* qui est respect, en soi, d'une « nécessité » donnée, accueil des « signes » quels qu'ils soient ; et par une *poésie - acte,* le plus lucide et le plus volontaire, dont l'enjeu est la vie même, et où se reconquiert sur la brûlure une conscience rigoureuse.

---

[1] Voyez, d'ailleurs, chez Crisinel lui-même, par delà la conscience de la « différence », le sentiment de cette fraternité, de cette solidarité : « Il est vrai que nous sommes tous, plus ou moins consciemment, des égarés. » (A Emile Moeri, 21 septembre 1945.) — « ... Il ne reste rien de cela qu'une grande fatigue et le sentiment angoissant que nous pouvons être précipités dans les pires souffrances, soudainement, alors que nous accomplissons simplement et en toute conscience, le devoir qui nous est imposé. » (A Constantin Mavromichalis, 17 juillet 1942.) *Nous,* et non *je...*

[2] « J'ai supporté, je supporte, je supporterai. » (Au docteur Fernand Cardis, 19 octobre 1927.)

Les visages divers de l'œuvre, reflet changeant des visages du « dieu », sont aussi — et surtout — l'effet de ce double rapport de l'écrivain à sa parole. Et certes elle ne nous touche pas, d'un bout à l'autre, de la même façon, ni n'offre constamment la même qualité : l'équilibre des grandes proses (*Alectone, Nuit de Juin*), de quelques poèmes sans poids (*Cloches de mon église...*), cette fusion miraculeuse d'un art patiemment souverain et du mystère à nu, ne saurait se perpétuer tout au long du recueil. Mais les poèmes immédiats nous font subir physiquement la contagion de l'au-delà ; et les textes délibérés, par l'effort même qu'ils trahissent, font mesurer le coût de cette délivrance, de ce parti de l'extérieur, de l'esthétique.

D'ailleurs, qu'elles attestent la réalité de la chimère, ou l'extrême tension, ou qu'elles représentent, en une brève perfection, l'accomplissement poétique, ces pages se ressemblent plus qu'elles ne ressemblent à quiconque (et même au Nerval d'*Aurélia*). C'est bien un domaine autonome, hors du temps et du lieu — la Suisse des années quarante —, avec ses propres réseaux d'images, toujours les mêmes, et ses silences spécifiques, ses apostrophes, ses rythmes et ses rapports sonores. Si pourtant nous *entrons,* répondant à l'appel (et ignorant l'invite expresse :

> *Passant, la grille est close, et le soir tombe. Va !*
> *Tu ne comprendrais pas...),*

si pourtant nous croyons *comprendre,* c'est parce que Crisinel a su donner aux obsessions de son « îlot perdu » dans la « maison des morts » la figure commune de nos symboles ancestraux (chaînes, barreaux, tourmente, fosse, fournaise, glace, tache, ténèbres, sang... ; ou bien palme, cloche, cristal, rose, cime, neige, aube, brise...) et des grands mythes occidentaux (antiques, chrétiens, shakespeariens, — avec une exception, le mythe mexicain de *Tezcatlipoca*).

Il s'est cru seul, on l'a jugé « malade », quand sa « mélancolie » n'était ainsi que notre angoisse, inséparable de notre espérance... Que les « vivants » sensés se détournent, s'ils veulent, qui enfouissent ce qu'il exprime ! qu'ils s'effarent de ce destin « à jamais suspendu » ! Que les critiques positifs expliquent ce qu'ils savent voir par le « refus du sexe » ou la terre broyarde ! Mais nous, « mais s'il s'agit de poésie — c'est Reverdy [1] qui parle — où irons-nous chercher sa précieuse et rare matière si ce n'est aux bords vertigineux du précipice ? »

Jean-Charles POTTERAT.

---

[1] *Le Gant de Crin.*

RÉFÉRENCES

1. « *Les Crisinel...* » : fragment d'une autobiographie inachevée. Manuscrit autographe, propriété de la Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne. Nous remercions M. le Directeur Jean-Pierre Clavel de nous avoir autorisés à le reproduire ainsi que les documents mentionnés plus loin avec la référence BCU.

2. Les « Poésies de Zürich » nous ont été confiées par Mlle Nathalie Sabsovitch, actuellement à New York ; Mlle Sabsovitch s'est liée d'amitié avec Edmond Crisinel alors qu'elle faisait ses études à l'Université de Lausanne entre 1915 et 1918 (elle est licenciée ès langues modernes de notre Faculté), et c'est en 1920 qu'elle reçut le manuscrit que nous publions en fac-similé.

   Les admirateurs du poète doivent à la fidélité de Mlle Nathalie Sabsovitch tant à l'égard de l'artiste qu'à celui de notre Université de prendre connaissance de très précieux poèmes qui passaient pour détruits. Ils lui doivent également l'émouvante photographie de la page 201. En leur nom comme au nôtre, nous lui exprimons notre profonde reconnaissance.

   Dans des notes testamentaires écrites à la veille de sa mort, le 24 septembre 1948, et adressées au Dr Melley (manuscrit autographe, BCU), Edmond Crisinel, qui paraît avoir oublié le manuscrit remis à son amie, admet que ses « Poésies de Zürich », si elles devaient être retrouvées, prennent place dans un éventuel recueil d'ensemble, à titre « documentaire ». Toutefois, une « part d'influences littéraires (Baudelaire et Verlaine) » se mêlant à des « impressions vécues », ce moment de sa création poétique, déclare l'artiste, « ne compte pas pour moi littérairement ».

3. Le fac-similé qui se trouve entre les pages 216-217 est celui d'un manuscrit d'*Alectone* avec des corrections autographes, BCU. Le texte diffère quelque peu de celui de l'édition originale (Portes de France, Porrentruy, 1944) et du texte définitif (Portes de France, Paris, 1947).

4. Le fac-similé situé entre les pages 224-225 présente une première version du poème *Oceano Pax,* dont le texte définitif se trouve dans les *Poésies,* éd. Pierre Cailler, Genève, 1949, p. 90. Manuscrit BCU.

5. Les textes de MM. Gustave Roud et Marcel Raymond ont été lus par leurs auteurs lors de la cérémonie de commémoration organisée par la Société des Etudes de Lettres le 25 septembre 1968 dans l'aula de l'Université de Lausanne. La rédaction des *Etudes de Lettres* est heureuse et reconnaissante envers les deux écrivains de leur contribution à ce numéro d'hommage.

Gilbert Guisan.